

**Jean-Pierre LANGEVIN**, Professeur de Lettres au Lycée J.-P. Vernant de Sèvres  
**Christine JAOUEN**, Professeur de Lettres au Lycée J.-P. Vernant de Sèvres  
Cours interactif donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*  
Diffusé en visioconférence le 18 décembre 2014 de 10h10 à 12h00  
En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>  
En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>  
Programme : <http://www.coin-philo.net/eee.14-15.prog.php>  
Cours en ligne: [http://www.coin-philo.net/eee.13-14.cours\\_philo\\_en\\_ligne.php](http://www.coin-philo.net/eee.13-14.cours_philo_en_ligne.php)

## **LE TRAVAIL DE L'ÉCRITURE DANS MADAME BOVARY DE FLAUBERT**

*Un geste spontané, une vision ou une inspiration, la création artistique semble à première vue être d'une autre nature que le travail, qui nécessite un processus donc une durée et un accomplissement méthodique, voire avec la société industrielle, machinal. Cependant, le souci qu'a eu Flaubert de conserver toutes les traces de l'élaboration de son œuvre, les quatre mille pages de plans, scénarios et brouillons, ainsi que les lettres qui témoignent de son labeur, nous permettent d'entrer dans le laboratoire de l'œuvre. Qu'y découvre-t-on ? Qu'est-ce que le travail de l'écriture chez Flaubert ?*

*Nous tenterons de lever le voile sur ces mystères à partir de quelques exemples précis.*

### **Texte 1**

« La poésie, qui a pour matériau le langage, est sans doute de tous les arts le plus humain, le moins du monde, celui dans lequel le produit final demeure le plus proche de la pensée qui l'a inspiré. La durabilité d'un poème est produite par condensation, comme si le langage parlé dans sa plus grande densité, concentré à l'extrême, était poétique en soi. Ici la mémoire, *mnémotaxie*, mère des muses, se change immédiatement en souvenir : pour réaliser cette transformation le poète emploie le rythme, au moyen duquel le poème se fixe presque de lui-même dans le souvenir (...) pourtant le poème lui-même, si longtemps qu'il ait existé comme parole vivante dans le souvenir du barde et de son auditoire, sera un jour « fait » : il sera écrit et transformé en chose tangible parmi les choses (...). »

**Hannah Arendt**, *Condition de l'homme moderne*, 1958

### **Texte 2**

« N'importe, bien ou mal, c'est une délicieuse chose que d'écrire ! Que de ne plus être soi, mais de circuler dans toute la création dont je parle. Aujourd'hui, par exemple, homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse à la fois, je me suis promené à cheval dans une forêt par une après-midi d'automne sous des feuilles jaunes, et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'on se disait et le soleil rouge qui faisait s'entre-fermer leurs paupières noyées d'amour. Est-ce orgueil ou pitié, est-ce le débordement naïf d'une satisfaction de soi-même exagérée ? ou bien un vague et noble sentiment de religion ? (...) Chantons Apollon comme aux premiers jours, aspirons à pleins poumons le grand air froid du Parnasse, frappons sur nos guitares et nos cymbales, et tournons comme des derviches dans l'éternel brouhaha des formes et des idées. »

**Lettre à Louise Colet, 23 décembre 1853**

### **Texte 3**

« Ce soir je viens d'esquisser toute ma grande scène des Comices agricoles. Elle sera énorme ; ça aura bien trente pages. Il faut que, dans le récit de cette fête rustico-sentimentale et parmi ses détails (où tous les personnages secondaires du livre paraissent, parlent et agissent), je poursuive, et au premier plan, le dialogue continu d'un monsieur chauffant une dame. J'ai de plus, au milieu, le discours solennel d'un conseiller de préfecture, et à la fin (tout terminé) un article de journal fait par mon pharmacien, qui rend compte de la fête en bon style philosophique, poétique et progressif. »

**Lettre à Louise Colet, 15 juillet 1853.**

## Textes 4 et 5

Du scénario au texte définitif de Flaubert, *Madame Bovary* (scène d'amour avec Rodolphe)

### Scénario

	soyons amis. - (lui propose un amour platonique & passe son bras autour de sa taille)
<i>Rodolphe excitant physiquement</i>	<p>réplique d'Emma. arrivent aux chevaux mine des chevaux qui broutent tranquillement. - oh encore ! ils remarchent. il lui prend la taille - soleil rouge - clochettes - de temps à autres le bruit de qq bête des eaux qui se plongent. il lui reprend la taille. - elle veut se dégager. laissez-moi. - cela ne vous fait pas de mal &amp; elle se dégageait mollement. ils s'arrêtèrent.</p> <p>R.- moi aussi je suis plus faible. j'ai le coeur... quand je vous regarde feu au ventre elle se/pleure. oh est-ce vrai.</p> <p>Rod. s'appuie sur son épaule. un baiser sur le cou &amp; elle s'abandonna. nature calme. bourdonnement de mouches qui embêtent les chevaux. - gd paysage - Rodolphe rajuste la bride &amp; fume. grand ciel rouge -</p>

### Texte définitif

Oh encore ! » dit Rodolphe « ne partons pas ! Restez ! ». Il l'entraîna plus loin, autour d'un petit étang, où des lentilles d'eau faisaient une verdure sur les ondes. Des nénuphars flétris se tenaient immobiles entre les joncs. au bruit de leurs pas, dans l'herbe, des grenouilles sautaient, pour se cacher.

- J'ai tort ! j'ai tort ! Disait-elle. Je suis folle de vous entendre  
- Pourquoi ?... Emma ! Emma !  
- Oh ! Rodolphe ! ... fit lentement la jeune femme, en se penchant sur son épaule. Le drap de sa robe s'accrochait au velours de l'habit, elle renversa son cou blanc qui se gonflait d'un soupir - et défaillante, tout en pleurs, avec un long frémissement et se cachant la figure, elle s'abandonna.

Les ombres du soir descendaient ; le soleil ~~horizontal~~ passant entre les branches lui éblouissait ~~les yeux~~. Ça et là tout autour d'elle, dans les feuilles ou par terre, des taches lumineuses tremblaient, comme si des colibris, en volant, eussent éparpillé leur plumes. Le silence était partout, quelque chose de doux semblait sortir des arbres ; elle sentait son coeur dont les battements recommençaient et le sang circuler dans sa chair comme un fleuve de lait.

## ANNEXE : Extraits de lettres lues et commentées par Christine JAOUEN

« Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière ; plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau. Je crois que l'avenir de l'Art est dans ces voies. Je le vois, à mesure qu'il grandit, s'éthérisant tant qu'il peut, depuis les pylônes égyptiens jusqu'aux lancettes gothiques, et depuis les poèmes de vingt mille vers des Indiens jusqu'aux jets de Byron. La forme, en devenant habile, s'atténue ; elle quitte toute liturgie, toute règle, toute mesure ; elle abandonne l'épique pour le roman, le vers pour la prose ; elle ne se connaît plus d'orthodoxie et est libre comme chaque volonté qui la produit. Cet affranchissement de la matérialité se retrouve en tout et les gouvernements l'ont suivi, depuis les despotismes orientaux jusqu'aux socialismes futurs.

C'est pour cela qu'il n'y a ni beaux ni vilains sujets et qu'on pourrait presque établir comme axiome, en se posant au point de vue de l'Art pur, qu'il n'y en a aucun, le style étant à lui tout seul une manière absolue de voir les choses. »

Lettre à Louise Colet du 16 janvier 1852

« Tu me parles de tes découragements ! Si tu pouvais voir les miens ! Je ne sais pas comment quelquefois les bras ne me tombent pas du corps, de fatigue, et comment ma tête ne s'en va pas en bouillie. Je mène une vie âpre, déserte de toute joie extérieure, et où je n'ai rien pour me soutenir qu'une espèce de rage permanente, qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continue. J'aime mon travail d'un amour frénétique et pervers, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre.

Quelque fois, quand je me trouve vide, quand l'expression se refuse, quand après [avoir] griffonné de longues pages, je découvre n'avoir pas fait une phrase, je tombe sur mon divan et j'y reste hébété dans un marais intérieur d'ennui. – Je me hais, et je m'accuse de cette démente d'orgueil qui me fait haïer après la chimère. Un quart d'heure après tout est changé, le cœur me bat de joie. Mercredi dernier, j'ai été obligé de me lever pour aller chercher mon mouchoir de poche. Les larmes me coulaient sur la figure. Je m'étais attendri moi-même en écrivant, je jouissais délicieusement, et de l'émotion de mon idée, et de la phrase qui la rendait, et de la satisfaction de l'avoir trouvée. – Du moins je crois qu'il y avait de tout cela dans cette émotion, où les nerfs après tout avaient plus de place que le reste. »

Lettre du 24 avril 1852

« C'est pour cela que j'ai beaucoup de mal à l'écrire, ce livre. Il me faut de grands efforts pour m'imaginer mes personnages et puis pour les faire parler, car ils me répugnent profondément. Mais quand j'écris quelque chose de mes entrailles, ça va vite. Cependant voilà le péril. Lorsqu'on écrit quelque chose de soi, la phrase peut-être bonne par jets (et les esprits lyriques arrivent à l'effet facilement et en suivant leur pente naturelle), mais l'ensemble manque, les répétitions abondent, les redites, les lieux communs, les locutions banales. Quand on écrit au contraire une chose imaginée, et que la moindre virgule dépend du plan général, l'attention se bifurque. Il faut à la fois ne pas perdre l'horizon de vue et regarder à ses pieds. »

Lettre du 26 août 1853

« N'en est-il pas de la vie d'artiste, ou plutôt d'une œuvre d'Art à accomplir, comme d'une grande montagne à escalader ? Dur voyage, et qui demande une volonté acharnée ! D'abord on aperçoit d'en bas une haute cime. Dans les cieux, elle est étincelante de pureté, elle est effrayante de hauteur, et elle vous sollicite cependant à cause de cela même. On part. Mais à chaque plateau de la route, le sommet grandit, l'horizon se recule, on va par les précipices, les vertiges et les découragements. Il fait froid et l'éternel ouragan des hautes régions vous enlève en passant jusqu'au dernier lambeau de votre vêtement. La terre est perdue pour toujours, et le but sans doute ne s'atteindra pas. C'est l'heure où l'on compte ses fatigues, où l'on regarde avec épouvante les *gerçures de sa peau*. L'on a rien qu'une indomptable envie de monter plus haut, d'en finir, de mourir. Quelquefois, pourtant, un coup des vents du ciel arrive et dévoile à votre éblouissement des perspectives innombrables, infinies, merveilleuses ! A vingt mille pieds sous soi on aperçoit les hommes, une brise olympienne emplit vos poumons géants, et l'on se considère comme un colosse ayant le monde entier pour piédestal. Puis le brouillard retombe et l'on continue à tâtons, à tâtons, s'écorchant les ongles aux rochers et pleurant dans la solitude. N'importe ! Mourons dans la neige, périssons dans la blanche douleur de notre désir, au murmure des torrents de l'Esprit, et la figure tournée vers le soleil !

J'ai travaillé ce soir avec émotion, mes bonnes sueurs sont revenues et j'ai regueulé, comme par le passé. »

Lettre du 16 septembre 1853